

Cérémonie de libération de Villeurbanne

samedi 3 septembre 2021

Madame la Préfète,

Monsieur le Sénateur,

Messieurs et Mesdames les représentants de l'ANACR et de l'UFAC

Mesdames et Messieurs les Adjointes et conseillers municipaux,

Mesdames et Messieurs les anciens combattants, chers concitoyens,

C'est un vrai plaisir de se retrouver toutes et tous ensemble pour célébrer ce grand moment fondateur qui réunit les mémoires villeurbannaises : **la libération de notre ville, le 2 septembre 1944.**

Je suis honoré de m'adresser à vous pour la deuxième fois de mon mandat, dans un format qui me semble cette fois à la hauteur de l'importance que nous accordons à ce moment solennel et qui résonne chaque année de manière particulière dans nos consciences.

Je veux d'abord redire ce que signifie ce moment. Pas en historien, car je n'ai pas cette qualité, mais en passeur de mémoires. En tant que Maire, en tant que représentant de tous les Villeurbannaises et les Villeurbannais, conscient qu'il n'y a pas la Mémoire avec un M majuscule, mais des mémoires multiples et que nous nous débattons sans cesse dans leurs fils enchevêtrés.

Ce 2 septembre, il y a 77 ans, il faut imaginer la liesse. Une joie débordante qui s'empare de tout le peuple villeurbannais. Il faut se figurer des rues animées de chants. Il faut penser à la fête que l'on fait aux forces alliées bien sûr. Mais aussi et surtout à la fête qu'on fait aux combattants des FTP-MOI, ces unités de la résistance communiste qui se sont battues jusqu'au bout de la nuit obscurantiste, refusant de quitter le territoire tant que des prisonniers demeuraient cloîtrés à Montluc.

Il faut repenser aussi à tous ces combattants de la liberté, mettre des noms, des visages et des histoires. Qui sont-ils ? Des immigrés – hommes et femmes confondus- polonais, espagnols, italiens, roumains, toutes et tous prêts à mourir pour la liberté. Comme Erwin Bodnar que les Villeurbannais portent sur leurs épaules en héros ce fameux 2 septembre 1944. Comme le jeune Mordke Szulewicz, dit « Gaby », qui hisse le drapeau tricolore sur l'une des tours des Gratte-ciel.

Cette joie qui liait les milliers d'individus de ce cortège villeurbannais, c'est cela que nous célébrons aujourd'hui. L'objet de cette joie n'est rien de moins que la célébration de nos valeurs communes. **Trois mots à la fois simples et limpides mais qui ne sont une évidence nulle part, qui ne sont jamais donnés à personne, jamais acquis, dont l'ouvrage doit être sans relâche remis sur le métier : la liberté, l'égalité et la fraternité.**

Ces mots, parfois galvaudés, parfois utilisés à tort, parfois malmenés. Ces mots qui pourtant n'ont rien d'abstrait quand ils s'incarnent dans une barricade tenue ensemble, envers et contre la force inexorable de l'opprimeur.

En effet, avant d'être libérée par les forces alliées en septembre 1944, **Villeurbanne s'est libérée elle-même d'abord. Et c'est aussi cette insurrection d'août 1944 que nous célébrons.**

Lorsque, le 24 août, les « maquisards » évadés de Montluc et les combattants et combattantes des FTP-MOI qui les ont libérés se replient sur Villeurbanne, ils ne sont pas seuls. Les Villeurbannais, par centaines, viennent au-devant du bataillon Carmagnole et de leur chef Henri Krischer. Ils convergent vers l'Hôtel de Ville, d'où sont chassés les collaborateurs. Et les Villeurbannais, encore eux, refusent de rentrer chez eux et de courber l'échine plus longtemps.

L'insurrection n'est ni commanditée, ni planifiée, ni organisée de l'extérieur. Mais elle était attendue et espérée des Villeurbannais. Alors elle vient, naturellement, lorsque des résistants en armes se déversent dans les rues où l'occupant fait régner sa terreur sournoise, organise les privations, pratique l'humiliation quotidienne des franges de la population jugées inférieures.

Avant de pouvoir prendre part à la liesse procurée de la liberté retrouvée, il a fallu prendre tous les risques. Avant d'arriver à la libération du 2 septembre, il a fallu en passer par les barricades d'août, qui intimidèrent l'ennemi, galvanisèrent les énergies et firent naître l'espoir.

Ces jours de soulèvement d'août 1944 sont eux-mêmes le fruit de résistances qui sont nées au cœur de l'hiver de l'occupation. La Libération du peuple villeurbannais comme du peuple français ne tient pas dans vingt-quatre heures, pas même dans quelques journées si glorieuses et importantes soient-elles. **La Libération vient de loin !**

A la fin, il y a la défaite bruyante de l'ennemi, que l'on chasse des rues, des usines, de la ville. Mais, **au commencement, la Libération a d'abord été celle d'individus ou de petits groupes qui, pour des raisons très diverses, rejettent les règles iniques de l'occupant.**

Tout commence par des rébellions spontanées, des résistances du quotidien : une main tendue à un voisin persécuté, des messages transmis pour alimenter la grande chaîne du refus du fait accompli, des tracts écrits pour braver l'évidence et redonner un sens à un quotidien qui ressemble à une impasse.

Tout commence par l'espoir que ce nouveau monde voulu par l'occupant et l'Etat français collaborateur n'est pas une fatalité.

« Résistance n'est qu'espérance », écrit René Char. Tout commence par **des personnes qui entretiennent la flamme vacillante de l'espoir. Et qui agissent en conséquence. Qui pavent la voie et montrent l'exemple.**

Ce sont des courageux et tant de courageuses et leurs actes de toutes natures, mis bout à bout, qui forment l'œuvre libératrice de la Résistance.

A Villeurbanne, **nous entretenons leur souvenir précieusement,** loyalement. Leurs noms sont parmi nous. Les plus jeunes les connaissent avant même d'en entendre parler à l'école parce que nous avons pris de soin de faire vivre leurs noms.

C'est Berty Albrecht, qui fit de son bureau d'inspectrice du chômage le quartier général d'un réseau. Berty Albrecht dont le travail de fourmi eut un impact inestimable sur la suite des événements. Elle sera arrêtée et laissée pour morte en prison, à Fresnes. Elle, comme tant d'autres, meurt sans avoir vu les chars alliés descendre la route de Genas. Loin de Villeurbanne.

C'est René Pellet, chef du réseau Marco Polo, qui vouait déjà son existence aux autres, aux personnes sourdes et aveugles, avant de risquer sa vie pour sauver des enfants juifs des griffes nazies.

René Pellet, suivi par sa femme Marguerite, est fusillé, en août 1944, sans voir Villeurbanne libre de ses bourreaux.

C'est le Chanoine Boursier, le protecteur des pourchassés, l'allié des combattants à qui il fournissait appui et munitions. Le résistant qui fit de son église le refuge des opprimés et une base secrète de la résistance succomba à un ennemi sournois. Il est assassiné peu avant que Villeurbanne ne redevienne libre.

Dresser cette liste fatalement incomplète, c'est oublier tous les anonymes. Car bien d'autres sont fauchés, assassinés, fusillés, affamés dans des camps, très loin, à des centaines de kilomètres de leur ville : des ouvriers, des typographes, des imprimeurs, des travailleurs et des

travailleuses qui, eux aussi, ont fait œuvre de Résistance souterraine avant la grande Libération de septembre 1944.

Fêter la Libération, c'est aussi se souvenir des souffrances des prisonniers, des familles séparées, des existences sacrifiées.

C'est se dire encore et toujours que les valeurs d'humanité, de solidarité, d'entraide qui nous sont chères ne sont pas des évidences partout et en tout temps.

Fêter la Libération, c'est se rappeler tout ce que le devoir d'Homme – avec un grand H – exige comme sacrifices.

La Résistance n'est évidemment pas l'apanage de Villeurbanne. Mais elle fait partie de son histoire, elle est inscrite dans ses murs, dans ses rues, sur ses places. Elle est pour toujours une partie de l'histoire des familles venues d'ici ou d'ailleurs, l'esprit de Résistance est ce qui nous réunit, ce qui doit pour toujours continuer à nous mettre d'accord.

Nous devons rester vigilants. Ne pas prendre l'œuvre de Résistance et la Libération seulement comme de glorieux moments passés.

Car ces combats ne sont pas simplement des lignes noircies dans nos livres d'histoire. Contre toutes les formes d'oppression et

d'obscurantisme, l'esprit de ses combattants doit rester vivant et doit demeurer notre boussole quotidienne, l'aiguillon de notre action. Notre vigilance et notre détermination pour défendre nos biens communs les plus précieux ne doivent jamais faiblir. **Nous le devons à tous les artisans de la libération que nous honorons aujourd'hui autant qu'aux générations futures !**

Je vous remercie.